

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JUIN 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS)

~~~~~  
VINGT-UNIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU MONDE, No. 30, RUE ST. GABRIEL

—
1872

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

JUIN 1872

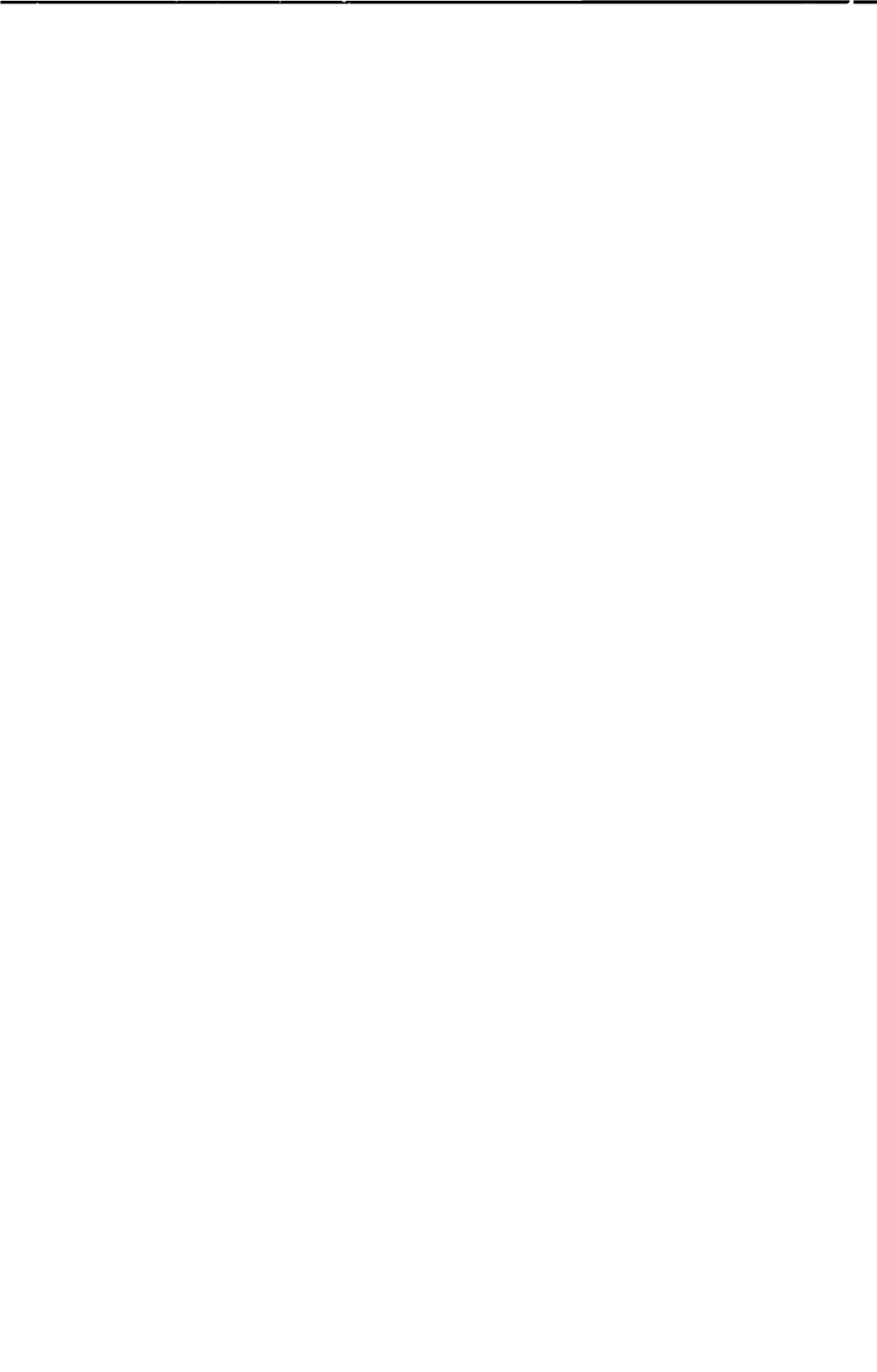
(AVEC L'APPROBATION DES SUPÉRIEURS).

~~~~~  
VINGT-UNIÈME NUMÉRO.  
~~~~~

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE, No. 39, RUE ST. GABRIEL

—
1872



INDULT

Etablissant l'Œuvre de la Propagation de la Foi

DANS LE DIOCÈSE DE MONTRÉAL

ET

INDULGENCES QUE PEUVENT GAGNER CEUX qui en font PARTIE.

Par un Indult en date du 7 Janvier 1838, Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, accorda à Mgr. Lartigue, Evêque de Montréal, l'autorisation d'ériger, dans son Diocèse l'Association dite l'Œuvre de la Propagation de la Foi, avec tous les privilèges et indulgences accordés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi de Lyon par un Bref de Pie VII en date du 15 Mars 1823 et par un Rescrit de Léon XII en date du 11 Mai 1824.

Or, voici quelles sont les Indulgences accordées par les documents ci-haut cités :

1o. Indulgence plénière, le 3 Mai, jour anniversaire de la fondation de l'œuvre, le 3 Décembre, fête patronale de l'Association, ou un des jours de l'octave de ces deux fêtes; elle peut être gagnée une fois seulement à chacune de ces époques, par tout associé, qui contrit, confessé et ayant communie, visite l'église ou l'oratoire public de l'œuvre ou son église paroissiale, et y prie aux intentions du Souverain Pontife.

2o. Indulgence plénière deux jours de chaque mois, au choix des associés et aux mêmes conditions.

3o. Indulgence plénière le jour de l'Annonciation et celui de l'Assomption ou un jour de leur octave, en remplissant dans une église quelconque les conditions énumérées plus haut.

4o. Indulgence de cent jours chaque fois qu'un associé contrit de cœur, récite le *Pater* et l'*Ave* avec l'invocation à St. François Xavier, ou qu'il assiste à une assemblée en faveur des missions, ou qu'il donne outre l'obole hebdomadaire, quelque aumône pour la même fin, ou qu'il exerce toute autre œuvre de piété ou de charité.

CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA FONDATION DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

C'était le 3 Mai 1822 que l'Association si belle et si catholique dite "L'Œuvre de la Propagation de la Foi" jetait à Lyon ses humbles et solides fondements.

Le 3 Mai 1872 était donc un jour mémorable pour l'Œuvre, puisque c'était le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Toute institution qui dure ici-bas cinquante ans, possède un digne sujet de se réjouir, de se glorifier ; et si après un demi-siècle d'existence, au lieu de donner des signes de vieillesse et d'affaiblissement elle semble encore pleine de vigueur et de croissance, il y a certitude morale que cette institution n'est encore qu'au début de sa carrière et qu'une longue course lui reste encore à fournir.

Tel est le cas pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; après cinquante ans de vie, elle est aujourd'hui plus vigoureuse que jamais ; depuis les premiers instants de son existence, cette œuvre évidemment protégée par le ciel, n'a fait qu'accroître et prospérer.

Ah puisse-t-il en être longtemps ainsi ! Oui, puisse, cette belle œuvre, une des gloires de notre siècle, vivre encore bien des cinquante ans, et ne compter ses années que par de nouveaux progrès ! On ne peut, il semble, formuler de vœu plus chrétien, plus catholique ; car l'Œuvre de la Propagation de la Foi paraît être l'œuvre spécialement propre à notre siècle, celle qui correspond le mieux aux besoins de notre temps, celle qui paraît la plus convenable à conserver dans la grande famille chrétienne la Foi, cette Foi que l'enfer essaie par tant de moyens à enlever du monde.

Oui, fasse le ciel que l'Œuvre de la Propagation de la Foi continue encore longtemps à consoler l'Eglise qui est affligée et persécutée, à éclairer et relever les nations abruties dans

les ténèbres de l'infidélité ou de l'erreur, à civiliser les peuples qui ne connaissent d'autres lois que celles de la barbarie, à travailler enfin à l'accomplissement de ce grand soupir du monde chrétien : *Adveniat regnum tuum !*

Puisse toutes nos familles catholiques, comprenant qu'aucune association n'est plus essentiellement chrétienne, s'empresse de rentrer toutes dans ses rangs, et de s'enrôler sous sa bannière !

Plusieurs Evêques d'Europe ont salué avec allégresse, par des Lettres ou Mandements, le cinquantième anniversaire de la fondation de la Propagation de la Foi ; comme la parole des Evêques de quels que lieux qu'ils soient, est toujours celle à laquelle les catholiques doivent d'abord le respect et l'attention, nous laisserons ici parler Monseigneur Lachat, Evêque de Bâle (Suisse), s'adressant dans une lettre au Président de l'œuvre dans le Jura.

“ Vous savez que l'Œuvre providentielle de la Propagation de la Foi aura, le 3 Mai prochain, atteint le cinquantième anniversaire de sa fondation. Sans doute, la prédication évangélique ne date pas seulement de cette époque, puisqu'elle remonte au berceau même du christianisme ; mais l'Œuvre de la Propagation de la Foi est de nos jours un des moyens principaux dont Dieu daigne se servir pour étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre, et spécialement dans les pays où l'on adore les idoles et où la vraie foi s'est éteinte ou altérée.

“ Il serait superflu de louer une œuvre si éminemment civilisatrice, c'est-à-dire si chrétienne et si sainte, que le Saint-Siège, et tout récemment encore Pie IX, a enrichie d'un si grand nombre de faveurs spirituelles, et que tout l'épiscopat catholique des deux hémisphères recommande et patronne. Cependant cette œuvre mieux connue pourrait prendre plus de développement dans notre diocèse, et par conséquent, produire des fruits de salut plus abondants pour les missions et plus méritoires pour nos chers diocésains.

“ Le Fils de Dieu est venu sur la terre nous montrer la voie qui conduit au ciel et nous enseigner ce que nous devons croire et faire pour nous sauver ; il nous a rachetés par l'effusion de son sang adorable, il nous a instruits par sa doctrine et fortifiés par ses sacrements. Ce divin Maître a été le céleste messager de la bonne nouvelle, le premier missionnaire envoyé à nos âmes. Il a parcouru la Judée, instruisant partout le peuple par sa parole de vie et de vé-

rité. Et comme il avait été envoyé par son Père, de même il a envoyé à toutes les nations ses disciples, les établissant ses missionnaires jusqu'à la fin du monde. Les apôtres, avec saint Pierre à leur tête, ont donc été les premiers prédicateurs de la loi de grâce. Nous avons reçu d'eux et de leurs successeurs le bienfait de la vraie foi, laquelle dissipant les ténèbres du paganisme, nous a valu la civilisation chrétienne et nous a procuré les moyens nécessaires pour parvenir au salut éternel. Toutes nos contrées ont été successivement évangélisées par les missionnaires que le vicaire de Jésus-Christ a envoyés à nos pères. Si ces hommes de Dieu ne fussent venus, nous serions encore aujourd'hui courbés sous le joug de l'idolâtrie; la fumée des sacrifices humains s'élèverait encore comme autrefois des temples païens de Rome ou des forêts de chênes des Germains. L'esclavage, la barbarie, toutes les dissolutions, seraient notre partage.

“ Or, il existe des nations entières, des millions d'hommes qui, ne connaissant pas le vrai Dieu ni Jésus-Christ, sont encore soumis à l'empire de Satan et souffrent tous ces maux, ou qui, après avoir joui des bienfaits du christianisme, sont retombés dans leur premier état de dégradation et de misère. Voilà donc un vaste champ ouvert au zèle des cœurs généreux que le malheur de leurs frères, le salut des âmes et la gloire de Dieu touchent profondément, et que la crainte des plus pénibles labeurs, des privations les plus dures, ni même du martyre ne peut détourner de la carrière apostolique. Et nos prêtres et nos religieux, et même des vierges du Seigneur quittent tout : fortune, amis, parents, patrie, et ils s'en vont porter l'Evangile à ces peuplades malheureuses, souffrir et mourir ignorés sur quelques plages étrangères, au milieu des déserts ou des forêts, ou dévorés par les bêtes féroces ou même cruellement massacrés par ceux-là mêmes en faveur desquels ils se dévouent avec tant de charité et d'héroïsme. Il semble que la vie seule des souffrances de tant de millions d'hommes votés à de si grandes infortunes, et de nos missionnaires s'immolant chaque jour pour les sauver devrait toucher profondément nos cœurs et nous rendre infiniment chère une œuvre qui nous donne une occasion aussi facile qu'efficace d'admirer tant de maux et de prendre part à tant de bienfaits.

“ Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, les sueurs de nos missionnaires rendent fertile aussi le champ du père de la famille chrétienne. Nous voyons, en effet, que par les labeurs de ces intrépides ouvriers évangéliques, des contrées païennes se convertissent à la foi de Jésus-Christ, des chrétientés nouvelles se forment, et, de tous les côtés,

nonobstant les tempêtes actuelles, les campagnes blanchissent déjà pour la moisson. Nos missionnaires sont en Chine, au Japon, au Thibet, à Siam, dans la Polynésie, aux Indes, dans la Malaisie, à Madagascar, dans l'Abyssinie, en Guinée, dans la Sénégambie, dans les Amériques, jusqu'aux glaces du Groenland et d'Islande, et dans toute l'Europe; où il y a une âme à sauver. Quelles moissons et quelles moissons ! Qui ne s'en réjouirait ? Qui n'en serait ému ? Or, ce sont particulièrement, selon la parole du divin Maître, les pauvres qui sont évangélisés. Si donc tous sont pauvres, et les messagers, célestes et ceux qui les reçoivent, qui d'entre nous, spectateurs de ces foules affamées, de ces besoins immenses à satisfaire, de ces misères infinies à soulager, de ces travaux gigantesques à entreprendre et à terminer, de ces œuvres de tous genres à maintenir, qui de nous ne dira avec les disciples du Sauveur : "Où trouver le pain pour rassasier ces multitudes ? D'où viendront les ressources pour satisfaire à tant de besoins ?"

"Me voici, répond l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Vous vivez dans l'abondance, donnez-moi un peu de votre superflu ; vous jouissez paisiblement des bienfaits du christianisme sans qu'il vous en coûte le moindre sacrifice, faites donc quelques largesses pour vos semblables qui sont privés de tout, et laissez leur tomber quelques miettes de votre table si somptueusement servie. Donnez au moins le sou de la semaine ; oh ! alors, tout se fera ; des milliers de vos frères seront sauvés ; des écoles, des asiles, des églises, de nouvelles chrétientés surgiront de toutes parts et celles qui languissent ou se meurent reprendront une nouvelle vigueur.

"Ne croyez-vous pas, M. le Président, que si tous nos bons catholiques savaient ce qu'ils peuvent par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, nul d'entre eux ne refuserait le sou de la semaine ? Et nous, prêtres de Jésus-Christ, nous qu'il a daigné spécialement associer à sa mission divine et qui connaissons le prix des âmes, soyons les promoteurs zélés de cette œuvre admirable, dont notre diocèse a depuis longtemps reçu tant de bienfaits. N'abandonnons plus nos saints confrères qui, dans leurs lointaines pérégrinations manquent du nécessaire pour eux-mêmes et pour leurs néophytes ; n'oublions pas nos évêques missionnaires qui n'ont souvent pour cathédrale qu'une cabane formée de tiges de bambous et dont un pauvre catéchiste peut porter sur ses épaules tous les ornements sacrés. Je les ai vus pendant le saint concile du Vatican, ces dignes évêques des missions ; en voyant leur simplicité, leur zèle, leur humilité, leur grand savoir et leurs vertus apostoliques, j'ai mieux compris ces

paroles, du grand missionnaire saint Paul: "Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent l'Évangile de paix et font connaître les vrais biens!"

"Nous avons donc les motifs les mieux fondés, soit pour patronner l'Œuvre de la Propagation de la Foi, soit pour y verser nos oblations. Le sou de la semaine me paraît le meilleur moyen d'y prendre part, comme étant le plus efficace et le plus conforme à son esprit. Je recommande chaleureusement cette Œuvre à votre zèle, Monsieur le président, et je saisis cette occasion pour louer ce qui s'est fait jusqu'à ce jour dans le Jura catholique en faveur des missions. J'aime à vous signaler, comme corollaire très-utile, le: "*Bulletin* hebdomadaire de l'Œuvre de la Propagation de la Foi." C'est une très-intéressante publication qui nous fait assister, en témoins très-souvent émus, toujours émerveillés, au spectacle vraiment grandiose et divin des missions catholiques dans l'univers entier.

"Le cinquantième anniversaire de la fondation de l'Œuvre en 1822 sera, comme je l'ai dit, célébré le 3 Mai prochain. Le Saint-Père, "dans le désir de la voir s'étendre et se dilater de plus en plus, a accordé à tous et à chacun des fidèles du Christ, agrégés à la pieuse société, qui au jour du susdit anniversaire, après s'être confessés et munis de la sainte communion, visiteront une église désignée par l'évêque (qui sera pour notre diocèse l'église paroissiale) et y prieront pour la Propagation de la foi catholique et suivant l'intention de Sa Sainteté, une indulgence plénière, applicable aux âmes du purgatoire."

"Il vous sera peut-être agréable, Monsieur le président, de savoir que le 3 Mai prochain, je célébrerai dans ma cathédrale la sainte messe pour tous les associés vivants et défunts, pour tous nos missionnaires et pour MM. les membres des conseils centraux. Comme la fête de l'Invention de la sainte-Croix tombe sur ce même jour et que nous serons déjà entrés dans le mois de Marie, ce sera une occasion favorable pour recommander cette Œuvre aux fidèles, à moins qu'on ne préfère attendre le dimanche suivant. O Christ! Que votre règne arrive! *Adveniat regnum tuum.*"

MISSIONS DE LA BAIE D'HUDSON.

Lettre du R. P. Nédélec au R. P. Provincial.

Matawan, 10 Novembre, 1871.

Mon bien-aimé Père,

Conformément au désir, par vous maintes fois manifesté, de recevoir chaque année un petit compte-rendu des missions; je veux aujourd'hui acquiescer à vos désirs si légitimes. Je viens donc vous rendre brièvement compte de ma campagne au milieu des sauvages de la Baie d'Hudson. Jamais peut-être de ma vie je n'ai plus voyagé; car, après avoir visité nos missions lointaines près de la mer, j'ai dû encore voir plusieurs établissements de nos Algonquins, plus rapprochés de la terre civilisée.

Du côté de la Baie d'Hudson, j'ai visité quatre postes différents, dont les deux principaux vous sont connus depuis longtemps. Le premier que je rencontre sur ma route, à 250 milles de Témiscaming, c'est celui d'Abitibi. Cette mission est entièrement catholique; mais, hélas! sa population a été réduite presque de moitié par la terrible épidémie qui la décima il y a deux ans. Alors les sauvages étaient plus de 500; aujourd'hui je n'ai pu en compter qu'un peu plus de 300. Je frémis encore en me rappelant les scènes si épouvantables dont je fus témoin, il y a deux ans: ce fut la verge de Dieu qui châtia cette peuplade pour la ramener à de meilleurs sentiments. Depuis plusieurs années les sauvages d'Abitibi causaient bien du chagrin à leurs Missionnaires. En 1869, ils avaient encore été bien peu dociles; mais le châtement ne se fit pas attendre.

Il me fallait nécessairement passer une seconde fois à Abitibi, après avoir visité les autres postes. Cette année donc je revenais de la mer; nous étions encore bien loin d'Abitibi, que déjà nous vîmes arriver au-devant de nous plusieurs canots de sauvages. O spectacle navrant! ces canots étaient remplis de sauvages qui voulaient voir le Prêtre avant de mourir. Au fond des embarcations, de pauvres malades gisaient pâles et livides; une fièvre brûlante les dévorait. La plupart de ces mourants étaient de ceux qui n'avaient pas voulu profiter des grâces de la mission précédente. Plus nous approchions du lac, plus nombreux étaient aussi les canots qui venaient à nous. Quand nous fûmes à l'endroit principal, nous trouvâmes

encore 200 sauvages qui attendaient la robe noire, l'anxiété dans le cœur. Une panique s'était emparée de nos pauvres chrétiens, et dans leur crainte, au lieu de s'aider à lutter contre le mal, ils allaient s'otter au-devant de la mort. Tout le monde connaît ces épidémies chroniques auxquelles les tribus sauvages sont exposées. Ordinairement ces épidémies sévissent avec une très-grande intensité ; et l'on dit que parfois elles ont fait disparaître des populations entières. Je le crois ; et de fait, l'on ne peut imaginer quelque chose au monde de plus triste, je dirai même de plus hideux. Laissez-moi les excuser : ces sauvages qui ne voient le Prêtre qu'une fois par an, ne peuvent avoir assez d'esprit chrétien pour en avoir la charité et le dévouement. En voyant la gravité de la situation, je remis ma vie entre les mains de Dieu, et je commençai mon ministère.

Le lac Abitibi est comme un vaste marais parsemé d'îles et d'îlots. Chacune de ces îles était occupée par une ou plusieurs familles. Dans chaque famille, il y avait deux ou trois malades. Bien des fois, pas un seul membre de la famille ne se tenait debout ; aucun remède, pas de feu, ni soins indulgents ; aucun moyen de défense contre la maladie, sinon de s'éloigner du malade de peur de contracter le mal contagieux. Le missionnaire se multipliait autant que possible ; mais il était toujours attendu dans plusieurs îles à la fois. Etant arrivé quelque part, on l'y laissait seul faire le rôle du bon Samaritain, après qu'il avait rempli les devoirs de son ministère. Que de malades complètement abandonnés ! Quand on désespérait de les sauver, les parents fuyaient dans une autre île, et laissaient les pauvres moribonds étendus sur un lit de fougère où ils grelottaient encore quelques heures dans les angoisses de la mort. J'ai trouvé sur une seule île cinq cadavres abandonnés, auxquels j'ai dû donner moi-même la sépulture. Pendant quinze jours le fléau sévit avec la même intensité.

Je ne dois pas oublier que, dans cette occasion, les employés du poste de la Compagnie ont généreusement accompli leur devoir, et ont fait ce qui était en leur pouvoir pour soulager la misère du peuple. Peu à peu le mal a diminué ; et au bout de quelques jours, je continuai mon voyage vers Témiskaming. J'appris ensuite que personne n'était plus mort dans les îles ; mais un certain nombre d'hommes et deux ou trois femmes sont morts dans les bois.

Nos sauvages d'Abitibi semblaient avoir compris la leçon du bon Dieu ; car, l'année dernière, ils furent bien plus dociles. J'avais cette fois pour compagnon le Révd. Père Poitras, faisant ses premières armes ; il a pu trouver les Abitibbis bien aimables, car réellement le changement était

grand. Cette année encore, ils ont bien fait la mission. Au fond, ils restent toujours sauvages, fiers, indépendants, un peu gourmands, mais assez bons enfants et plus religieux. Nous ne cessons cependant de nous appitoyer sur leur misérable existence. Pendant tout l'été ils voyagent; ils vivent presque uniquement de poisson. Il est assurément difficile de les rejoindre et surtout de les garder ensemble pour le temps de la mission, car d'une famine ne tarde pas à leur payer visite. Leur chapelle est d'une pauvreté excessive: elle menace ruine. Je crois, mon Révd. Père, qu'aussi longtemps que le missionnaire ne pourra pas résider au milieu de ces populations, jamais nous ne pourrons en faire un peuple nouveau, ni conduire les affaires de notre sainte religion, avec une misère si profonde, tant physique que morale.

Je ne sais si je dois vous rapporter certains faits dont le récit m'a glacé d'épouvante. Si je les mentionne, ce n'est que pour prouver la férocité de ces pauvres sauvages que la religion doit dompter, et qu'elle a déjà, malgré une action si insuffisante, maîtrisés en partie. C'est aussi pour vous exprimer le regret de voir encore des pays immenses qui ne connaissent pas le prêtre. Toute la contrée qui s'étend à l'ouest de nos missions, et qui se prolonge d'un côté jusqu'au lac Winnipeg, et de l'autre jusqu'à l'extrême Nord, n'a jamais vu l'envoyé de Dieu.

Je vais donc vous parler de deux cas horribles d'anthropophagie. L'un fut commis par un jeune homme de dix-sept ans: il appartient à la nation farouche des Wanawawians, tribu qui laisse à désirer sous tous les rapports. Ce jeune homme poussé par la faim, après avoir jeûné longtemps, a tué son propre père, l'a fait rôtir, et pendant huit jours il a vécu de cette nourriture. Quand je lui demandai comment il put se porter à un pareil acte, il n'avait d'autre excuse que l'extrême misère. Se voyant mourir de faim, et voyant son père sur le point de subir le même sort, il l'a tué! Ces cas autrefois communs deviennent de jour en jour plus rares. Cependant, cette année encore, j'ai vu au fort Albany un jeune homme qui a tué une femme, parce que celle-ci avait mangé son mari et ses enfants. Ce jeune homme venait de la rivière à la Truite, dans le district de York-Factory. Il était chrétien, mais depuis plusieurs années il n'avait pas vu de prêtre.

Il peut vous paraître étrange, mon Révd. Père, qu'il y ait des chrétiens dans ces pays qui n'ont pas vu le Missionnaire. C'est à Albany que la plupart de ces sauvages ont reçu la foi et le baptême. Notre mission d'Albany a toujours été florissante; et nos chrétiens s'y distinguent par la piété et

la ferveur. Cette année, je les ai comptés au nombre de 600 à 700; mais ils nous viennent de bien loin; il y en a qui font 200 lieues et plus pour rencontrer le prêtre. Oh! que l'on est heureux d'être prêtre et missionnaire quand on voit ces pauvres sauvages acheter, au prix des plus rudes privations, le bonheur de recevoir une bénédiction et d'entendre la parole de Dieu pendant quelques jours. Ils viennent à Albany du district d'York Factory, de Sovereign, de tous les postes éloignés. Assurément ils ne font pas ces voyages chaque année; il y en a qui ne peuvent y revenir qu'après 10 et 15 ans. Il n'est pas facile de franchir des distances si énormes, d'autant moins que la pauvreté est excessive, et que même ils manquent souvent d'écorce pour construire les canots.

Il y a quelque chose qui me semble tenir du miracle: ces pauvres sauvages conservent la foi, et une foi vive; ils ne voient pas de prêtres et ils sont entourés de ministres protestants qui disposent de tous les moyens humains pour gagner nos pauvres catholiques. Comme partout, ces ministres n'épargnent pas les diatribes contre notre sainte religion: rendre le catholicisme odieux et méprisable, c'est leur thème favori; mais de plus ils ont le pouvoir souvent d'user de menaces: surtout ils ont des présents. Néanmoins, malgré les tentatives de tous genres, nos sauvages conservent la foi. Je n'ai à déplorer qu'une seule apostasie, et encore cette famille était alliée à celle même du ministre, qui n'a rien épargné pour gagner son parent.

Que pouvons-nous faire pour soulager leur triste condition? Espérons que le Gouvernement Canadien qui a réclamé des droits paternels sur tous les habitants de la nouvelle Puissance, n'oubliera pas ses enfants des bois et leur viendra en aide. Je le sais, et je le comprends: la principale part de la peine sera le partage du missionnaire, qui se fera sauvage pour se les assimiler peu-à-peu, et leur faire aimer les lois de la religion et celle de la société. Je ne le cache pas, la misère de ces pauvres malheureux vient très-souvent de leur propre faute. Comme tous les sauvages, ils sont sans souci du lendemain, sans que les plus dures leçons puissent les corriger. Considérés au point de vue de la civilisation, ils sont loin d'être des Américains, je vous assure. D'ailleurs je ne leur souhaite pas de le devenir. Ils suivent toujours la même routine. En religion, ils sont au plus haut degré. Mais les coutumes nationales ne se perdent pas facilement. Ainsi les vieillards sont bien à plaindre parmi eux, comme partout ailleurs; pour dire vrai, leur sort n'est guère meilleur que celui de leurs chiens. Je connais de vieilles aveugles qui ont été des jours entiers

sans manger, à côté de leurs enfants, qui festoyaient. C'est triste, mais vrai. Ah ! je le répète, il faudrait ici la présence du prêtre en tout temps, et non seulement l'on transformerait ces peuples, mais l'on obtiendrait auprès d'eux les mêmes résultats que nos Pères obtiennent auprès des tribus du Nord-Ouest. Certainement, ceux qui se dévoueront pour cette œuvre auront bien des obstacles à surmonter, bien des souffrances à endurer ; je ne sais pas même comment ils pourraient se procurer une nourriture quelconque, à moins que l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson ne leur prête ses bons offices.

La mission d'*Albany* possède une chapelle très-convenable, et déjà enjolivée par quelques ornements. Dans leur pauvreté si grande, nos sauvages ont voulu s'accorder le luxe d'un véritable bourdon : à Albany se trouve la plus belle cloche du pays ; et ce sont les sauvages eux-mêmes qui l'ont fait venir d'Angleterre. Dans les autres postes, nous n'avons pas même un lieu de réunion : nous disons la sainte messe ou sous la tente, ou dans quelque appartement dépendant des forts ; cela vient de ce que les protestants dominent dans la plupart de ces localités.

Moose-factory est le grand dépôt de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour le département du sud, comme York-Factory l'est pour celui du nord. Moose forme un charmant village anglais au milieu du désert ; c'est une capitale en miniature. Son aristocratie est anglaise, c'est-à-dire formée par un nombre assez considérable d'officiers de l'honorable Compagnie. Le peuple se compose de métis dont la résidence est fixe, et de sauvages qui arrivent au fort à certaines époques. Des maisons bourgeoises, dont plusieurs ont une apparence somptueuse, éparpillées autour du centre principal, un temple protestant dont le ministre reçoit une rétribution annuelle de 300 livres sterling, et la spacieuse habitation de l'officier en chef du poste, font un contraste très-frappant avec les déserts que l'on vient de parcourir. La rivière y est large et se gonfle sensiblement à chaque marée. La position aussi est très-belle, car, de l'autre côté du fleuve, l'on aperçoit un vaste pays qui s'étend à perte de vue, tout couvert de pâturages où s'engraissent de riches troupeaux de vaches.

Pour compléter ce rapport, mon Révd. Père, je devrais vous dire un mot de notre mission de Témiskaming, et des postes environnants. D'année en année le travail s'y multiplie. A mesure que les commerçants ou les colons s'avancent dans le pays, nos sauvages se divisent en groupes plus nombreux. Je pourrais vous énumérer 15 ou 20 postes différents que nos Pères visitent régulièrement. Ajoutez

que la mission de Matawan devient assez importante pour occuper un prêtre. Les Tames, dit-on, à cause des soins spirituels qu'il faut donner aux nombreux voyageurs pour lesquels Matawan devient un centre commercial. Je viens précisément d'y séjourner quelques semaines, et je me suis constitué instituteur public. Près de 30 enfants, capables de recevoir l'instruction, étaient abandonnés. Quelques familles protestantes avaient formé le projet de faire venir une institutrice de leur secte. Que faire? je ne pouvais trouver personne capable d'enseigner à ces enfants; je me décidai alors à leur consacrer quelques heures chaque jour. Que ne pouvons-nous ici encore voir bientôt le culte divin organisé! que de bien il en résulterait!

Quant à la mission de Témiskaming, nous commençons à y être installés passablement, et à nous trouver à l'abri de la famine. Le R. P. Pian y a enlevé, la pioche à la main, quelques lambeaux de terre à la forêt; et nous avons annuellement une petite récolte, quand Dieu veut bien bénir le travail des laboureurs! Le missionnaire devient colon par nécessité; sans ces petits moyens, jamais nos Pères n'auraient pu songer à entretenir un Orphelinat, ni à appeler des Sœurs qui, en soignant quelques orphelins, nous aident tant pour l'instruction des sauvages. Je ne sais pourquoi le gouvernement ne soutiendrait pas ces œuvres qui sont entreprises sans doute dans l'intérêt de Dieu, mais qui profitent aussi à l'état.

En finissant mon Révd. Père, je n'ai qu'un vœu à former, c'est celui de vous voir bientôt au milieu de nous, afin de juger des progrès que nos œuvres ont faits depuis votre dernière visite. Nous sommes assurés que vous les bénissez, et que vous ne cessez de prier pour nous.

Agréez, etc.

NEDELEC, O. M. I.

depuis Innuits
nos Oblats - 1873 p 211

MISSIONS DU LABRADOR.

Lettre du Rév. Père Arnaud, Oblat de Marie, à ses Supérieurs.

Rivière des Naskapis, 6 Août, 1871

Mon Révérend Père,

Me voici arrivé au fond de la baie des Esquimaux, à l'embouchure de la rivière Nord-Ouest, que l'on appelle aussi la rivière des Naskapis. Avant de vous entretenir de cet endroit, laissez-moi vous raconter les divers incidents de mon voyage. Après avoir quitté les Betsiamits, ma première visite fut à Mingan. Cette mission qui comptait autrefois 120 familles a beaucoup diminué. Un grand nombre de familles se sont dirigées vers la baie des Esquimaux. Je me suis rencontré à Mingan avec M. Perron, délégué de Mgr. de Rimouski, qui a donné la confirmation à 70 de mes sauvages, dont il paraît très-content. Ne sachant encore quel parti prendre pour rencontrer les Naskapis, que le R. P. Babel a trouvés, une fois, sur leurs terres, et qu'ensuite il n'a plus retrouvés deux ans de suite, je pris les informations nécessaires pour le succès de cette mission. L'on croit absolument inutile de songer à former une mission à Sandy Lake; et une bonne raison de penser que c'est la vérité, c'est que la Compagnie a abandonné Winnekapau et Peterskapau, parce qu'il était trop difficile d'approvisionner ces postes. Elle a ramené les sauvages à la baie des Esquimaux, où la pêche et la chasse sont plus abondantes.

De Mingan, je me suis rendu à St. Augustin en berge avec les sauvages. Le trajet peut être de 100 lieues. J'ai pu voir tous les sauvages qui étaient restés sur la côte. En passant à Natashkouan, j'ai fait faire la mission à un certain nombre de Montagnais, dans la chapelle des Acadiens, que M. Arpin mit avec bonté à notre disposition.

Pendant mon séjour à St. Augustin, les protestants de l'endroit attendaient la visite de leur bishop. J'ai remarqué avec bonheur que cette visite ne préoccupait pas beaucoup nos sauvages. J'ai fait ma mission dans un pauvre appentis, manquant de tout et dévoré par les mouches et par d'autres petites bêtes non moins malfaisantes! Le ministre y a une magnifique résidence, qui a été bâtie aux frais d'une société de propagande de Montréal. Il y a un ministre à la Tabatière et un autre à Forteau. Ils ont, dans chacun de ces endroits, une résidence et un temple. La

population de la côte a pris de l'accroissement depuis quelques années, surtout dans la partie ouest, c'est-à-dire en gagnant Natashkouan et la Pointe aux Esquimaux. Toute cette partie est catholique, sauf 10 ou 12 familles. Plus bas que Kékaska, les protestants sont un peu plus nombreux; leur nombre n'égale cependant pas encore celui des catholiques. Ces derniers, à dire vrai, ne savent guère ce qu'ils sont, tant est grande leur ignorance. La plupart ont été élevés sur la côte, par des parents que la pauvreté avait forcés de quitter leurs paroisses, afin de demander un moyen de subsistance à la pêche ou à la chasse. Ils sont disséminés sur une étendue d'environ 100 lieues. Il n'y a point de chapelles, le missionnaire est obligé de les visiter à domicile. Il y a bien 5 ou 6 postes de pêche où se réunissent un grand nombre de personnes, mais elle n'appartiennent point à la côte: ce sont des gens qui viennent des paroisses au-dessous de Québec, d'Halifax ou de la Nouvelle-Ecosse; on y rencontre aussi quelques français qui viennent de Miquelon ou de France; mais tous ces gens sont comme des oiseaux de passage; une fois leur charge faite, ils partent pour ne revenir que l'été suivant.

Jamais la côte ne m'a paru plus pauvre, plus dénuée. On n'y trouve pas un seul pouce de terre végétale; ce ne sont que des rochers à peine couverts de quelques mousses blanches, des îlots sans nombre, où les Goëlands, les Guillemots, les Puffins, etc., viennent déposer leurs œufs; pas un seul arbre, une seule plante pour récréer la vue. Si l'on met pied à terre, on est dévoré par les moustiques et les maringouins. Ces derniers ne laissent de repos ni le jour ni la nuit; le seul moyen de s'en défendre un peu, c'est la fumée; mais elle devient bientôt aussi insupportable que les piqures.—Cependant, à Nataskouan et à la Pointe aux Esquimaux, on peut récolter des patates; il y a du foin de grève, et le bois se trouve à proximité. Mais la stabilité de ces postes dépend de la pêche à la morue et de la chasse au loup-marin. Aussi les habitants s'effraient-ils déjà, dans la crainte que les gens de Terre-Neuve ne viennent avec leurs vapeurs détruire cette chasse précieuse.

Je ne dis rien de Moïse qui ne doit pas sa richesse à la fertilité du sol; hors le sable-minéral, ce ne sont que montagnes et rochers. La pêche du saumon et de la morue est monopolisée par deux ou trois particuliers. Le prêtre missionnaire y a bien du mérite, à mes yeux; il vit de privations et de sacrifices. Éloigné de 35 lieues de son confrère voisin, ils éprouvent les plus grandes difficultés pour communiquer entre eux. Dans ce pays, il n'y a pas un chemin praticable ni l'hiver ni l'été; les seules voies

sont le canot, les berges, les raquettes, ou la traîne aux chiens, avec la perspective, chaque jour, de coucher à la belle étoile, de prendre des bains forcés, de se briser les pieds, s'il n'arrive rien autre chose de pire.

De St. Augustin, je suis parti avec le vapeur de la compagnie qui alla me déposer à Rigolet, poste situé à 20 lieues dans la baie des Esquimaux. Pendant ce trajet de deux jours et 2 nuits, nous avons toujours navigué à travers des îles, un vrai labyrinthe, et des montagnes de glaces flottantes. Tout était nouveau pour moi ; mes yeux n'étaient pas assez grands pour contempler non pas ces beautés, mais ces changements de scènes. Les seuls habitants de ces lieux solitaires sont quelques animaux aquatiques : à peine si on distingue par-ci par-là, quelques arbustes ou quelques taches de verdure qui apparaissent dans les sinuosités des rochers. Autour de notre bâtiment les baleines venaient jouer et nous faire force gentillesses.

Et au milieu de ces affreux déserts, il y a de distance en distance des habitants, que l'on nomme *planteurs* : ils sont fixés sur cette côte affreuse pour s'occuper de chasse et de pêche. C'est là que viennent s'approvisionner tous les grands commerçants de poisson. Il y a plusieurs de ces établissements dans la Baie des Esquimaux. Cette baie est immensément profonde et très-large à l'entrée ; elle va se rétrécissant jusqu'à Rigolet : ensuite elle s'élargit de nouveau et forme une petite mer intérieure, jusqu'à l'endroit où elle reçoit la décharge de la grande rivière de Naskapis. A Rigolet, j'ai trouvé quelques familles Esquimaudes : elles ne montent jamais plus avant dans la baie, car elles ne sympathisent pas avec nos montagnais, lesquels viennent traiter ici, au petit fort qui se trouve au fond de la baie ; les Naskapis y viennent également. En voyant ces pauvres esquimaux j'ai senti en moi le plus vif désir d'aller les voir chez eux, c'est-à-dire à Hungava, Nackvak, Lampson ; à l'extrémité nord du Labrador. J'espère, mon Rév. Père, que l'année prochaine, vous me renverrez dans ce pays, avec un bon compagnon, et que vous me permettrez de tenter un voyage chez les Esquimaux. Il y aura moyen, je crois, de faire un essai ; et d'après ce que je puis voir, j'aurai comme missionnaire bonne chance de gagner quelques âmes au bon Dieu. J'ai rencontré ici plusieurs vieilles connaissances, qui me prêteront volontiers tout leur concours pour me faciliter un voyage par terre, jusqu'à Hungava. A ma grande satisfaction, j'ai retrouvé ici des amis de Betsiamits : Mr. Mathieu Fortescue, en charge de poste de Rigolet et Mr. Cummins, qui m'ont accablé de politesse. Je puis compter sur eux ; aussi je fais déjà mes plans pour

l'année prochaine. De Rigolet au fort des Naskapis, il doit y avoir de 20 à 40 lieues. Je fis ce trajet en canot conduit par deux sauvages ; mais nous voyageâmes en compagnie d'une berge montée par un esquimau, un écossais, un irlandais et un canadien. Le vent nous fut toujours favorable ; nous n'eûmes à souffrir que de la pluie et des marin-gouins. Je ne vous dirai rien du pays, car je ne sais comment m'y prendre pour ne pas en médire. Depuis l'entrée de la baie, jusqu'à environ trente lieues dans l'intérieur, de chaque côté, ce ne sont que des rochers abruptes ; deux chaînes de montagnes qui ressemblent pas mal à celles du Saguenay, vont se perdre vers l'ouest. Ce n'est qu'en approchant du fond de la baie, environ 15 lieues avant d'arriver, que la verdure se décide à descendre sur les bords de l'eau. Plus on avance, et plus la scène change ; ici nous nous trouvons dans un lieu enchanteur : tout y est beau et magnifique ; des caps, des montagnes désertes nous apparaissent dans le lointain ; leurs cimes se perdent dans le bleu du ciel, et elles sont aussi jolies de loin, qu'elles étaient affreuses et repoussantes de près.

La veille de notre arrivée, nous fûmes assaillis par une tempête affreuse. Nous fûmes obligés de chercher un abri sur une île. La mer était furieuse. Le lendemain la berge put se mettre en route, tandis qu'avec mes sauvages je fus obligé d'attendre que le vent fut modéré. Nous n'étions qu'à deux lieues du poste. Mr. Connolly, le bourgeois en charge, eut la bonté d'envoyer deux hommes à notre rencontre. Je reçus chez lui la plus cordiale hospitalité. Je voyais ce bon monsieur pour la première fois ; mais quel homme aimable et prévenant ! D'ailleurs ce n'est pas un étranger pour nous. Peut-être, dans vos voyages avez-vous rencontré quelques-uns de ses parents ; il a une sœur à la Rivière-Rouge, chez les Sœurs de la Charité. Lui-même, après avoir fait ses études au Collège de Montréal, est entré tout jeune au service de la Compagnie. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans les pays sauvages ; mais il a trouvé le moyen de perfectionner ses connaissances ; il a étudié la botanique, la minéralogie, l'histoire naturelle, et, à toutes ces connaissances, il joint l'amabilité la plus grande.

Le poste de la rivière des Naskapis est dans un site magnifique, et le vapeur de la Compagnie mouille juste devant le fort. C'est un poste central ; il est à 48 lieues dans les terres, car la baie s'avance jusqu'à 50 lieues en gagnant le nord-ouest, de manière que nous défaisons notre chemin pour regagner St. Augustin, qui se trouve n'être séparé de la baie des Esquimaux que par une langue de terre de 60 à 70 lieues.

J'ai trouvé en cet endroit des Montagnais et des Naskapis; malheureusement ils n'étaient pas au complet. Je crois néanmoins cette place centrale pour les y attirer chaque année en grand nombre. L'on s'y rendrait de Sandy lake, de Peterskapau, et de Winnekapau. A mes yeux il ne s'agit que de les encourager et de régulariser la mission.

Sur la demande que je lui en fis, M. Connolly me promit de faire construire une chapelle cet hiver. Je suis donc assuré de trouver ici tout le concours désirable pour la mission; la Compagnie a tout intérêt à me prêter son appui, et j'espère qu'il ne nous fera pas défaut. M. Connolly m'engage fortement à faire le voyage de Hungava, soit dans l'intérêt des âmes, soit dans l'intérêt de la Compagnie. Je serais donc le plus heureux des hommes, si vous vouliez me charger de cette expédition; je ne crains ni la fatigue, ni les privations: je compte sur le bon Dieu, qui n'abandonne jamais ses missionnaires.

Me recommandant à vos ferventes prières, je demeure, mon Révd. Père, etc.

CHS. ARNAUD, O. M. I.

MISSIONS DU ST. MAURICE.

Lettre du R. P. Guéguen, O. M. I. à son Supérieur.

27 Sept. 1871.

MON RÉVÉRÉND PÈRE,

J'espère que vous accueillerez avec autant d'indulgence que de plaisir, quelques notes sur nos chères et intéressantes missions des Sauvages du St. Maurice, que j'ai eu le bonheur de visiter encore cette année. J'ai voulu entreprendre de nouveau la route de Trois-Rivières, afin de mieux constater les avantages ou les désavantages des routes diverses que nos Missiounaires ont suivies jusqu'ici, tantôt par Témiskamīng et la rivière Ottawa, tantôt par la rivière Gatineau, et enfin en remontant le St. Maurice. Après vous avoir quitté à Montréal, je ne me suis arrêté à Trois-Rivières que le temps nécessaire pour m'équiper, et pour recevoir la bénédiction de Mgr. l'évêque qui, ancien missionnaire lui-même, nous montre en toute occasion tant de bienveillance. Sa Grandeur m'a prié même de vouloir, en passant, visiter les habitants échelonnés le long de la Rivière, et qui sont privés de la visite régulière du Prêtre. En effet, après avoir dépassé la dernière église à Ste. Flore, on rencontre encore plus de 40 familles établies sur les bord du St. Maurice. Le principal groupe de ces habitants se trouve à 18 lieues de la paroisse, au confluent de la Rivière aux Rats.

J'ai été agréablement surpris en voyant déjà s'élever en cet endroit une petite chapelle gracieuse qui semble désirer au plus tôt la présence du prêtre, pour être une source de vie spirituelle où les âmes viendraient se rafraîchir. Les bons habitants m'ont paru désirer vivement la présence du Ministre de Dieu parmi eux; ce désir, je l'espère, pourra être réalisé, et les colons ne seront pas les seuls à se réjouir de ce bienfait. Les voyageurs, employés par diverses compagnies à l'exploitation du bois, seront également heureux d'avoir la facilité de remplir leurs devoirs religieux. Ces voyageurs sont fort nombreux, surtout au printemps et en automne. Pour ma part, j'en ai rencontré, dans l'espace de quelques jours, plus de 200. Ces braves gens, après avoir été privés, durant plusieurs mois, de toute consolation spirituelle, furent dans la jubilation de se rencontrer avec le Prêtre. Cette joie était bien sincère, car tous les jours, ils venaient assister régulièrement à la Ste. Messe, et même la

plupart voulurent s'approcher des sacrements. Il y aura un grand bien à faire en cet endroit : de plus en plus les chantiers se multiplient, et la vallée du St. Maurice, avec ses magnifiques forêts, deviendra certainement un pays favorisé.

Malgré le désir que je me sentais de prolonger mon séjour à la Rivière-aux-Rats, le devoir m'appelait plus loin. J'avais encore à franchir plus de 100 milles avant d'arriver à Wemontachin. La Rivière St. Maurice devient de plus en plus inégale ; ce ne sont plus que rapides sur rapides, c'est à-dire, pour les voyageurs, que portages sur portages. Enfin ce sont là les agréments habituels du missionnaire qui cherche à lutter de patience et de courage contre les obstacles qu'opposent la nature physique et la gloutonnerie des maringouins.

J'arrivais à Wemontachin le 20 Juin, sain et sauf, mais non sans avoir versé quelques gouttelettes de mon sang. Quelle ne fut pas ma surprise quand, en tournant un point, je vis un grand nombre de tentes dressées autour de ma chère petite chapelle ! La vue seule de ma chapelle fait battre mon cœur. Voilà plusieurs années que j'y viens, messager du ciel, dispenser les trésors de Dieu. Mes sauvages connaissent leur petit missionnaire, et je les connais. Cette chapelle m'est chère parce qu'elle fut bâtie par nos Pères qui, les premiers, vinrent évangéliser les Têtes de Boule ; maintenant elle est devenue miéne. Oh ! je l'aime ! Je ne pensais pas y trouver mon petit peuple, vu que je n'avais pas l'habitude d'arriver si tôt. Je ne sais comment ils avaient eu connaissance de ma prochaine arrivée ; mais ce bruit s'était répandu, et tous s'étaient empressés de se trouver au poste quand j'y arriverais. C'était une inspiration de la foi de ce peuple ; ils voulaient, dans leur beau langage, *prier plus longtemps*. Je fus donc reçu avec une exquise politesse par l'officier de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en charge au poste. Son hospitalité pleine de cordialité ne m'a jamais été refusée. En même temps, les sauvages, simples et sincères, accouraient de toutes parts ; ils se jetaient à genoux pour recevoir la bénédiction du Prêtre ; ils s'emparaient de ma croix pour la baiser, après quoi ils me serraient la main avec une expression de foi et de reconnaissance qui me touchait le cœur. C'est dans ces moments, mon révérend Père, que l'on se sent heureux d'être Prêtre et Missionnaire. Certes, les sauvages ne sont pas naturellement aimables ; mais je ne puis m'empêcher de trouver beaux même mes Têtes de Boule ; il y a dans leurs traits une telle expression de candeur et de naïveté que j'en suis charmé.

Comme vous avez décidé que cette année je ne ferais pas le voyage de Mistassini, j'avais plus de temps à consacrer à la mission de Wemontachin. Cependant je ne perdis pas un instant. Dès le jour de mon arrivée, je reçus mes sauvages à la chapelle et nous commençames les exercices accoutumés. Jamais je n'avais vu mon petit peuple si bien disposé ; et sans une légère mésaventure qui eut lieu pendant mon voyage à Waswanapi, j'aurais pu leur donner cette année une médaille d'honneur ; mais je ne veux pas anticiper. Il n'y avait alors parmi eux ni querelle ni division ; je n'avais aucun reproche grave à leur faire : tout était pour le mieux. Aussi, je multipliai les instructions et les catéchismes, afin de rendre leur religion plus éclairée et plus solide. On croit parfois que les sauvages ont l'intelligence lente et raboteuse ; pour moi, j'admire la facilité avec laquelle ils saisissent ce qui est à leur portée. Généralement nos Indiens font usage de l'écriture ; presque tous savent lire. Mais chez eux l'éducation de famille est sans contredit la meilleure école ; ils s'apprennent les uns aux autres tout ce qu'ils peuvent savoir. Ces bonnes habitudes font la principale ressource du missionnaire. Comment pourrait-il en effet instruire suffisamment plusieurs centaines de Sauvages dans l'espace de quelques jours, si les parents ne répétaient aux enfants, et si les enfants eux-mêmes ne répétaient aux parents ce que la piété leur a appris ? Je dis que les enfants apprennent à leurs parents : chez eux cela paraît tout naturel. Comme partout, l'enfant jeune et intelligent saisit promptement et retient facilement, tandis que le vieillard perd la mémoire. Mais voici la simplicité de la foi : le vieillard, ainsi que je l'ai vu, ne craindra pas de faire répéter à un enfant ce que celui-ci a appris au bout de quelques leçons.

C'est ainsi que se passèrent les premiers jours de la mission, lorsqu'enfin nous eûmes un jour de fête. On attendait depuis quelque temps les sauvages de Kikeodate qui, régulièrement, viennent chaque année à Wemontachin. L'on s'inquiétait même de leur retard quand enfin, vers 9 heures de la matinée, quelques coups de fusils se font entendre dans le lointain. C'est ainsi que les sauvages s'annoncent ordinairement. De Wemontachin, l'on répond aussi par une fusillade ; et bientôt après, toute une flotille de 17 canots couvre la rivière : le chef est en tête, le pavillon est hissé, et l'on se dirige vers le rivage au chant alterné de l'*Ave Maris Stella*. Les 80 nouveaux arrivés, en débarquant, se jettent aux pieds du missionnaire, et reçoivent sa bénédiction. Dès ce moment, la mission fut encore plus animée. D'ailleurs le grand jour approchait : le jour de la

grande fête, c'est-à-dire de la procession. Chaque année, c'est le principal événement de la mission qui couronne la retraite, et qui n'a pas lieu si la robe noire n'a pas été satisfaite ; mais cette année, les sauvages voulurent lui donner son éclat accoutumé, et montrer qu'ils avaient profité des leçons du maître en fait de goût et d'habileté. Ils multiplièrent à l'envie les arcs de triomphe, les mâts de verdure, les guirlandes : ils préparèrent un reposoir extraordinaire dans ses proportions, extraordinaire dans son ornementation. Figurez-vous une estrade élevée à laquelle on monte par 7 ou 8 degrés ; admirez ces tapisseries élégantes : flanelles rouges, flanelles blanches, rubans de toutes couleurs, papiers peints, images de toutes dimensions. Le magasin de la compagnie avait été vidé pour la circonstance. M. McKenne, heureux lui-même sans doute de la bonne conduite de ses chasseurs, leur faisait toutes les concessions possibles. Voyez ce magnifique faisceau de toute nuance qui ombrage un autel splendide. Si, par hasard, quelque citadin de Québec l'antique, ou de Montréal la superbe, s'était trouvé égaré au pays des Têtes de Boule, il aurait dit sans doute : " pas si mal, pas mal du tout pour des sauvages." En effet ils voulurent faire honneur à leur maître en décor, à mon compagnon de l'année dernière, qui avait mérité le beau nom de Wabikon, à cause de son art exquis et de son goût pour les fleurs.

La procession eut lieu le 10 Juillet ; elle fut magnifique. Je ne dirai pas combien mes Wemontachins étaient fiers ; je pourrais dire à peine combien j'étais heureux moi-même de les voir si gais et si bons ; j'étais heureux de cet hommage rendu à notre bonne Mère. Son image fut entourée de respect et d'amour ; et je doute si ailleurs, avec une pompe plus riche et des décors plus brillants, son cœur eût été plus content. Son image vénérée trônait sur un brancard aux mille couleurs. Les reines de Wemontachin et de Kikendate avaient l'honneur de la porter, et quatre petites filles, ayant chacune un voile blanc et une couronne de mousse, tenaient les cordons. En tête de la procession, qui s'ouvrait par la croix, vous auriez vu flotter un immense drapeau de 20 pieds de long, présent du bourgeois de la compagnie ; 20 guerriers improvisés pour la circonstance, l'arme au bras, font des évolutions militaires ; et chaque fois que l'image de la Ste. Vierge passe sous un arc de triomphe, l'air retentit d'une décharge de mousquetterie. Quand la procession fut rentrée, je donnai la bénédiction du S. Sacrement, et ensuite je félicitai chef et peuple de leur bonne conduite. Je ne devais pas oublier nos musiciens : deux violons et un mélodéon accompagnaient les hymnes et

les cantiques, qui furent chantés tout le temps avec un entrain admirable ; et s'il y avait de fausses notes, les cordes du cœur n'en étaient pas la cause.

Vers le 20 Juillet, accompagné de quatre sauvages, je me mis en route pour Waswanapi, poste situé au-delà de la hauteur des terres, et qui, géographiquement, appartient au territoire de la Baie d'Hudson. J'avais près de 100 lieues à parcourir. Sur ma route, je devais m'arrêter aussi quelques jours à Kikendate et à Mikiskan. Les sauvages de ces contrées écartées ne savent pas se donner le même bonheur que nos Wemontachins. Ils se rapprochent bien plus de l'idée primitive du sauvage. Ils ont vu le Prêtre moins souvent, et les visites chez eux n'ont pu se prolonger au-delà de quelques jours. Les rapports commerciaux ne se font plus avec les postes du Sud. Les canots se rendent chaque année à *Rupert's house*, sur la mer d'Hudson, où ils portent le produit de leur chasse pour en ramener les provisions du fort. Ces sauvages sont ainsi en contact avec les protestants et leur foi en reçoit souvent de rudes atteintes ; nous voyons même parfois des apostats. Vous ne serez pas surpris, si dans des circonstances semblables, nous rencontrons encore de la sauvagerie toute pure, et si l'instinct brut se fait jour de temps en temps. Ainsi, à Mekiskan, un sauvage est surnommé le Grand Tueur. Il vit seul, éloigné de tous les autres ; et vraiment son histoire n'est pas belle. Il est tellement redouté qu'il n'ose pas même se montrer, surtout depuis qu'il a tué son gendre par un coup de fusil. Cet homme a été baptisé ; mais après s'être marié devant le prêtre, il a voulu prendre plusieurs femmes ; sa méchante conduite l'a fait chasser de la compagnie des autres sauvages. Je suis cependant certain que s'il voulait se reconnaître et s'humilier devant le prêtre, on lui pardonnerait, et il n'aurait rien à craindre. J'ai été surpris plusieurs fois de voir l'empire de la religion sur ces cœurs simples ; malgré leur grossièreté, les plus beaux sentiments se développent chez eux dans l'occasion. Une fois, j'avais prêché sur le pardon des injures, à la suite d'une querelle et d'une bataille qui avait eu lieu entre deux hommes et qui avait scandalisé le camp tout entier. J'avais insisté fortement sur la nécessité d'une vraie réconciliation pour la validité de l'absolution. Le lendemain au soir, j'avais fini d'entendre les confessions et je me retirais, quand tout-à-coup j'entends sonner la cloche. Je me rends à la chapelle ; j'y vois deux hommes agenouillés et priant avec une dévotion extraordinaire. Je frappe sur l'épaule de l'un d'eux, et je lui dis : " Y-a-t-il quelque malade ? — Non, répond-il ; vous nous avez dit qu'il faut nous pardonner pour recevoir l'absolution. Nous voici

tous les deux ! nous avons été nous chercher ce soir, et nous demander pardon réciproquement. et comme nous avons donné un scandale public, nous avons cru que la réparation devait être publique aussi ; c'est pourquoi nous avons sonné la cloche. Ces fruits de la grâce divine, dans ces disciples de la foi encore si imparfaits, consolent pour tant d'autres désordres que cause la perversité de la nature humaine. Durant ce voyage, j'ai rencontré des familles entières encore infidèles. La plupart vivent dans la bigamie, et c'est un obstacle bien grand pour embrasser la prière.

En arrivant à Waswanapi, je trouvai un camp presque désert. Tous les hommes étaient en voyage. Au bout de quelques jours mes conducteurs s'ennuyaient, et auraient voulu s'en retourner. Je ne fus pas de leur avis. Je voulais attendre les voyageurs, et en attendant je me consacrai à l'instruction des enfants et de quelques vieillards infirmes. J'aurais désiré leur apprendre les choses les plus usuelles de la religion. J'eus passablement de la peine, mais j'obtins un succès satisfaisant, d'autant plus que mes élèves devinrent bientôt des maîtres. Quand les voyageurs de *Rupert's house* furent arrivés, je ne pouvais plus disposer que d'un petit nombre de jours, parce que la saison était déjà fort avancée dans ces contrées si froides. Les Waswanapis montrèrent des dispositions heureuses et firent leur mission. Je fus aidé par mes élèves vieux et jeunes, qui répétèrent à leurs pères ce que j'étais parvenu à leur apprendre.

Au retour, je ne fis que passer à Mikiskan et à Kikendatè. Comme je voyageais avec les gens de Mikiskan, je m'occupais d'eux en route. Quant à ceux de Kikendatè, je les avais vus à Wemontachin : aussi je ne restai cette fois que deux jours dans chaque place.

Je fus de retour à ma chapelle de Wemontachin le 29 au mois d'Août. Je ne m'attendais pas à devoir y instruire un procès. Une profonde consternation régnait dans le camp ; je voyais toutes les figures sombres et tristes : c'est que 4 jours avant mon arrivée, il y avait eu un grand scandale. Profitant de mon absence, l'ennemi étant venu semer l'ivraie dans le champ du Père de famille. Le serpent n'avait pas de pomme pour séduire, mais pour le sauvage l'eau du feu c'est la tentation. Pour comble de malheur, c'est le chef lui même qui était le grand coupable. Le chef est cependant un homme sensé, intelligent, bien estimé de tout le monde. Comment le pauvre Nipitchikoui avait-il succombé ? Hélas ! il avait reçu de la boisson ; il a bu lui-même, il a fait boire les autres, et puis, à la façon de tous les sauvages ils ont fini par se battre. Oh ! quel mal ne font pas ces marchands qui ne spéculent que sur le profit, et qui

introduisent la boisson chez les sauvages, pauvres enfants incapables de se conduire eux-mêmes ! Donner de la boisson aux sauvages me paraît aussi criminel que d'en donner à des enfants étourdis et dissolus. Le scandale exigeait une réparation éclatante. Déjà les coupables étaient repentants ; le pauvre chef surtout était tout confus : l'un des premiers il vint me trouver pour avouer son tort ; il était sincère et m'offrait sa démission comme chef. Certes, j'étais consolé déjà de voir un si beau repentir : cependant je savais que j'avais à traiter avec des enfants, et que je ne pouvais me montrer trop facile. Après les premières représentations que je leurs fis à chacun en particulier, je voulus une réparation publique. Le soir donc, avant de donner la bénédiction du St. Sacrement, je fis approcher tous les coupables qui vinrent se mettre à genoux devant l'autel. Je fis voir de nouveau la gravité de leur faute, et j'exprimai toute la peine que j'en éprouvais. Cependant je conclus en faisant grâce aux coupables, et en rétablissant le chef dans tous ses droits. Ma mission était finie.

Je suis parti de Wemontachin par une voie nouvelle, prenant une rivière, appelée Manawan, qui m'a conduit dans la direction de l'établissement Brassard, à Matawan. J'ai trouvé que cette route est bien préférable à la voie du St. Maurice, pour aller de Montréal à Wemontachin : on peut voyager sans difficulté en tout temps, à l'eau haute comme à l'eau basse, avantage qui n'existe pas sur le St. Maurice qu'il est impossible de remonter dans les hautes eaux. La distance de Wemontachin à Matawan doit être environ de 45 lieues, et le voyage se fait en 5 jours. Entre ces deux postes, il y a des terres excellentes. A peu près à moitié chemin quelques familles sauvages ont commencé des fermes dans un endroit nommé Métapeckeka : ils réussissent bien. J'y ai rencontré quelques-uns de mes Wemontachins. J'ai planté et béni une croix autour de laquelle ils viendront désormais se réunir pour la prière.

A Matawan, je suis reçu cordialement par le si dévoué M. Brassard, qui a commencé une colonie avec un admirable courage. Il me semble qu'avec le temps il y aura de ces côtés, des campagnes magnifiques qui nourriront des populations nombreuses. Pour se rendre de Matawan à Joliette, il y a un beau chemin d'été, et l'on peut voyager en voiture. C'est ainsi que j'ai retrouvé Montréal, après une excursion de près de 4 mois, heureux, mon Révérend Père, de revoir mes confrères et de rentrer en communauté.

Agréez, etc.,

GUEGUEN, O. M. I.

MISSIONS D'OREGON.

Lettre du R. P. Mans à l'Éditeur du Journal "The Catholic Sentinel" de Portland, (Oregón.)

15 Aout, 1871.

CHER MONSIEUR,

Comptant sur votre obligeance, qui m'est déjà connue, et connaissant votre foi éclairée, j'ai pensé à l'avance que vous ne dédaigneriez pas une petite correspondance d'un intérêt assez élevé pour notre sainte religion, dont votre aimable journal est un si vaillant défenseur.

Vendredi dernier, 29 Juillet, notre Vénéral Evêque nous arrivait, plein de vigueur et de santé, d'une longue et laborieuse visite pastorale, dans la partie Est de son vaste diocèse. Et j'ai encore l'assurance que bon nombre de vos lecteurs parcourront avec plaisir quelques petits incidents de voyage, qui distraient et font variété à la monotonie d'un long et pénible trajet, fait pour la plus grande partie, dans ces rudes et énormes chariots, servant tout à la fois de véhicule, de tente et de lit, et que les habitants du pays appellent si plaisamment "Goëlette de prairie." (Prairie Schooners).

Après donc avoir très agréablement voyagé tout un jour, de la ville de Vancouver à la jolie petite ville des Dalles, sur nos élégants steamboats du beau fleuve Colombie, dont les rives sont si pittoresques, il nous fallut alors revêtir les habits de voyage, dont la couleur n'est pas toujours cano-nique. Sa grandeur Mgr. de Nesqually s'affubla d'un grand pardessus léger de couleur crème pendant que le mien était d'un brillant jaune-orange, tels que nous pûmes les trouver au magasin; peu important, la couleur ne devait pas briller longtemps. Nous nous hâtons de prendre passage à bord de l'une de ces lourdes et poudreuses diligences dont nous venons de parler.

Et pour nous rendre à la Mission des Yakamas, nous avons à traverser une espèce de désert de trente lieues, dont le sol est un sel alcalin, où ne croît que la sauge en abondance, et où ne vivent que les loups de prairie, les lapins, et les grosses perdrix appelées aussi poules de

prairie. Un énorme et épais nuage de poussière accompagne incessamment la caravane, la revêtant tout-à-fait et pendant le voyage, d'une couleur commune à bêtes et gens, le gris-cendré. Mais différent de celui des Israélites dans le désert, ce nuage laisse percer à travers, et même augmente l'ardeur des rayons d'un soleil brûlant qui pénètrent jusqu'à la moëlle des os les pauvres voyageurs. Mais ce n'est que pour trois jours seulement, et ils se rafraîchiront, en les traversant à la nage, dans les rivières Klikitote, Japniche, Simcoe, etc., Mais voilà bien encore que, étant campés le soir sur le bord de ces rivières, nous sommes presque à chaque instant étrangement salués par le sifflement de quelques venimeux serpents à sonnettes. Et moi, novice encore dans les voyages et aventures de missionnaire, je vous avoue que je ne pouvais dormir tranquille sur le sein de notre mère commune, la terre. Cette pensée d'avoir d'aussi étranges hôtes et si près de nous, m'en donnait toujours sur les nerfs. Sa Grandeur me disait avec bonté, et à plusieurs reprises, "dormez donc tranquille, mon enfant; Dieu ne sait-il pas que vous êtes ici, au milieu de ces serpents?"

De bonne heure le troisième jour nous arrivions sur le sommet des montagnes pelées d'Attanam, montagnes de la réserve sauvage; là était venue au-devant de leur Evêque une nombreuse escorte bien équipée de cavalerie Indienne. Et comme notre humble chariot s'avancait près d'eux, ils se formèrent sur deux lignes, chaque côté de la route, élevant et brandissant de joie leurs nombreux étendards qui portaient les différents mottos de la bienvenue. L'Evêque joyeux et attendri répondait à toutes leurs salutations et de la voix, et de sa main bénissante.

La caravane ainsi augmentée de cette nouvelle troupe de chrétiens, s'avancait joyeusement vers l'église de la mission qui était toute environnée des familles Indiennes. A un mille de distance un bel arc-de-triomphe portant cette inscription: "Mille bienvenues au visiteur de cet humble coin de la vigne du Seigneur," ouvrait une avenue toute décorée d'arbres et de verdure; c'était l'ouvrage ingénieux des femmes indiennes. A mi-chemin de cette avenue magnifique, un second arc-de triomphe portait cette sentence: "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur;" tandis que un troisième couvrait l'entrée de l'église, avec cette salutation: "Sois le Bienvenu, Bon Pasteur, au milieu de tes brebis."

Au moment que l'Evêque franchissait le seuil de la maison du Seigneur, les Indiens, qui, sans être aperçus, étaient déjà descendus de leur monture, et formés en peloton, saluèrent soudain par une décharge de mousqueterie, dou

part et l'ensemble eussent fait honneur à des mains plus habituées à l'exercice militaire.

C'était alors jeudi soir, et comme Sa Grandeur ne devait administrer la confirmation que le jour suivant, quelques-uns de ses suivants, et parmi lesquels votre serviteur, nous primes un peu la liberté de visiter, en nous délassant, les alentours, et les améliorations de la mission.

Vous connaissez, je suppose, que cette mission d'Attanam est l'ancienne mission si bien connue des Yakamas, établie par les R. R. P. P. Oblats, en 1852, et détruite en 1855 par la guerre des Américains contre les sauvages; et maintenant rétablie depuis quatre ans seulement par le noble et généreux Père St. Onge, qui, avec la grâce de Dieu, et au risque de sa précieuse santé, a délivré une seconde fois ces pauvres âmes qui retombaient inévitablement dans les ténèbres de la superstition, pour les rendre de nouveau à la lumière de la connaissance et de l'amour de Dieu.

En vérité, il me paraît impossible de vous faire une description propre et capable de donner une idée des travaux, privations et sacrifices, que cet infatigable missionnaire a dû s'imposer pour le bien spirituel et temporel des Indiens pendant son séjour au milieu d'eux. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il m'en sût aucun gré; son œuvre étant pour la plus grande gloire de Dieu, doit demeurer ainsi, et attendre sa juste récompense: seulement je me permettrai de remarquer que, sur le terrain qui, il y a quatre ans, ne présentait qu'un vaste désert, maintenant apparaît avec orgueil une superbe chapelle, bâtie en forme de croix, avec une résidence annexée à l'église, aussi confortable qu'aucune autre dans le pays; tout le terrain qui environne ces bâties, est un jardin et un champ bien cultivés, couverts d'une variété de végétaux potagers, de fruits, et de grains suffisants pour le support de toute une famille. Tant est pour le temporel qu'il peut servir d'image ou de mesure fidèle du progrès spirituel.

Mais je reviens à la belle cérémonie sacrée qui eut lieu en cette église qui est sous le patronage de St. Joseph, le troisième dimanche de Juillet. C'était la solennité de Notre-Dame de Mont-Carmel; et non moins de cent vingt Indiens, hommes, femmes et enfants, se nourrissaient de l'aliment saint de l'Eucharistie; tandis que au-delà de quatre-vingts recevaient le sacrement de confirmation des mains de notre pieux et vénérable Evêque, dont les yeux plus d'une fois se remplirent de larmes à cette vue si consolante pour les Pasteurs, et si pleine de bénédictions pour le troupeau fidèle et toujours si agréable au bon Dieu et à ses saints anges.

Pendant la sainte Messe l'Evêque adressa avec émotion

ses chers Sauvages, en langue française, leur digne pasteur, le Rév. P. St. Onge, leur répétait fidèlement en Yakama les paroles émues de leur Père commun, leur Evêque.

En outre des Indiens, il y avait aussi une petite congrégation de soixante à quatre-vingts blancs, lesquels participèrent aux mêmes cérémonies et aux mêmes sacrements; plusieurs d'entre eux étaient de nouveaux convertis à notre sainte religion.

Après cette magnifique et féconde visite pastorale de la belle mission de St. Joseph des Yakamas, Sa Grandeur Mgr. M. A. Blanchet se mit en route pour visiter la jolie ville et la fertile vallée de Walla Walla.